

Pages d'histoire de Marcinelle Villette

Je fus nommé curé à Marcinelle le 24 juillet 1976.

J'ai déménagé le 10 août 1976.

La célébration d'accueil s'est faite le 22 août 1976.

La paroisse s'appelle paroisse Notre-Dame des VII douleurs ou de la Villette.

J'ai demandé à Monseigneur où se trouvait Marcinelle. Il m'a expliqué, mais je n'ai rien compris.

Heureusement le ring de Charleroi a une sortie « Villette ». Cela me fut d'un grand secours.

Dans l'église il y a deux tableaux sculptés en bois : la Samaritaine et les Disciples d'Emmaüs.

Nous avons déménagé les fonts baptismaux à trois ou quatre personnes du fond de l'église vers le chœur.

Nous avons aussi procédé au nettoyage des plafonds et des murs. Motif : le chauffage à « radiants » provoquait beaucoup d'humidité. Pour cela j'ai loué un échafaudage de 12 m. J'ai pris une assurance sérieuse. Ceux qui étaient en bas devaient mettre obligatoirement un casque afin d'éviter un seau qui leur viendrait sur la tête sans crier gare ! En trois jours (samedi, dimanche, lundi) l'église était redevenue propre. L'échafaudage monté, je fus le premier en haut. On a aussi changé le système de chauffage à l'église. Il y a deux convecteurs à air pulsé de marque « Horn ».

Il y a à Marcinelle une très bonne chorale paroissiale sous la direction de Jean DELESCAILLE. Cette chorale chante à la messe du samedi soir et aux grandes fêtes. Les cloches ont été nettoyées parfaitement par la firme CLOCKOMATIC. Motif ; excréments de pigeons sur les cloches avec détérioration du métal. C'était le 24 avril 1977. À l'extérieur nettoyages des corniches par le tandem André VAN COPPENOLLE et moi. Que d'heures ainsi passées !

Monsieur Jean DELESCAILLE, chef de la chorale me poussait à m'inscrire à l'Académie de Mont-sur-Marchienne. Je me suis inscrit : 4 ans de flûte à bec et en même temps de clarinette de 1976 à 1980. En 1980, comme je ne savais pas ce que je ferais de mes instruments, j'ai demandé à la directrice de l'Académie pour apprendre les orgues. Les cours se donnaient à l'église de Mont-sur-Marchienne où il y avait d'excellentes orgues. Mon premier professeur d'orgues était Madame THORNBURN qui donnait aussi des cours d'orgues à Bruxelles. Comme elle savait que je jouais de la flûte à bec, elle m'a donné à étudier « flute piece ». Je devais jouer la pièce aux orgues. J'aimais beaucoup ce morceau. Mon deuxième professeur d'orgues fut Monsieur Bernard CARLIER, aujourd'hui organiste attitré à la collégiale Sainte Waudru à Mons.

Une anecdote à son sujet. Un jour il me demande si je voulais être son cobaye. La place de directeur de l'Académie de Mont-sur-Marchienne était libre. Il a présenté sa candidature. Je devais suivre un cours d'orgues devant un jury. Le jury ne devait pas m'attribuer de note, mais il devait apprécier les qualités du professeur d'orgues. Moi, je devais faire ce que le professeur me disait de faire. Tout s'est bien passé et Monsieur CARLIER eut la place de Directeur de l'Académie de Mont-sur-Marchienne.

J'étais heureux d'apprendre à jouer des orgues. L'ancienne Directrice me demanda si j'avais mon diplôme de solfège. À ma réponse négative elle m'a dit que je devrais suivre les cours de solfège. Elle m'a proposé d'être présent un cours par semaine. L'autre jour on me pointerait présent. Le jour où j'allais au cours, le professeur, Monsieur DE WINTER, faisait une dictée musicale et le solfège avec mélange de clés (sol, fa, ut à toutes les lignes). En venant au cours, je lui apportais plusieurs devoirs de solfège que j'avais faits à la maison. J'ai eu 93 % en fin d'année pour le solfège. Vous voyez qu'il n'est jamais top tard pour apprendre. Je l'ai fait à 50 ans !

Pour les vacances lorsque j'étais à Boussu, mon port d'attache était chaque fois LA CIOTAT (juste

entre Marseille et TOULON). Je louais un minibus que je conduisais. Nous étions 8 personnes et parfois 9.

Élisabeth MOULIN, qui faisait partie du groupe des « copains », mais qui n'est jamais venue en vacances avec nous à cause de son « mec » (le monsieur qui l'hébergeait) avait eu la bonne idée de coudre un tissu orné de dorures sur lequel on pouvait lire « PAX AU MINIBUS », ce qui attirait les regards. Une année où un des copains s'était remarié à +/- 70 ans, elle avait ajouté sur le calicot « JEUNES MARIÉS ». Les gens qui nous croisaient cherchaient qui parmi nous (plus de 70 ans sans moi) étaient les « jeunes mariés ». Ce pour quoi nous pouffions de rire !

Le dernier soir des vacances, je disais la messe à la chapelle Notre Dame « de la Garde » à LA CIOTAT et non à MARSEILLE. Pour nous c'était un « rite ». Nos vacances nous ont permis de visiter : Notre Dame de la Garde à MARSEILLE, LE THORONET, les ARCS-SUR-ARGENS, AUBAGNE avec son musée de Marcel PAGNOL (*tu me fends le cœur !*) et le musée de la LÉGION ÉTRANGÈRE, la CAMARGUE, Les SAINTES-MARIES-DE-LA-MER, les CALANQUES de CASSIS en bateau, s'il vous plaît, Le moulin de FONTVIELLE d'où écrivait Alphonse DAUDET « *Les lettres de mon moulin* ».

1983 : une année importante.

Tout d'abord mon déménagement du n° 41 au n° 27 de la rue DEFUISSEAUX. Déménagement le 16 juin 1983. Pourquoi ? Le bail de la maison du n° 41 se terminait et le propriétaire voulait mettre son fils dans la maison. On a cherché une maison à acheter pas trop loin de l'église. Nada ! Finalement avec la maison paroissiale du n° 27 rue Defuisseaux, on a fait la cure.

Travaux de peinture : plafonds (j'en ai peint 8 de 20 mètres carrés), boiseries portes et fenêtres, toute l'électricité a été refaite, on a placé dans la cave un gros décalcarisateur qu'on peut brancher sur l'eau de ville. Quand le travail sur les murs était terminé, un couple de volontaires tapissait une pièce de la maison. J'ai loué une camionnette à Charleroi. Quand j'ai été la ramener, je n'avais fait que 12 km. Cherchez l'astuce ! J'avais choisi le 16 juin pour le déménagement. Comme vous le savez le 16 est le lendemain du 15 (!) Avec le stationnement alternatif, on reste du bon côté de la rue. La camionnette a fait des allers et retours (en marche arrière). Ce qui n'a pas eu d'influence sur le compteur. L'eusses-tu cru ?

Le 16 juin il faisait beau.

Dès le matin j'ai dit qu'il ne fallait sortir que les meubles. À midi tous les meubles étaient en place, remontés, grâce à deux bénévoles spécialistes en boiseries. Casse-croûte : soupe, tartines bien fourrées préparées par Madame Simone BROUSMICHE, ma ménagère. Puis déménagement des caisses. À 16 heures tout était terminé et j'ai ramené la camionnette à Charleroi. Au grand étonnement de ceux qui m'avaient loué le véhicule, je n'ai payé que pour 12 km !

Autre grand événement de l'année 1983 : mon Jubilé de 25 ans d'ordination sacerdotale. On a bien préparé la célébration.

À l'église je voulais repeindre le mur derrière l'autel du Saint Sacrement. Je ne dis rien à personne. J'enlève la croix de cuivre qui surmontait le tabernacle. Je la remplace (!) par le seau de 10 l. de couleur blanche. Puis je place l'échelle et au travail. C'était trop beau. À un certain moment, l'échelle glisse sur le pavement. Après m'être remis sur mes jambes je retrouve mon échelle 5 m plus loin et j'ai terminé mon travail de peinture. Dieu soit loué ! À peu de choses près il n'y aurait pas eu de Jubilé. Je n'ose pas penser à ce qui serait arrivé si j'avais mis pendre le seau de couleur à l'échelle. Après la messe nous nous sommes retrouvés pour un apéritif suivi d'un buffet froid pour ceux qui avaient réservé une place. La grande salle avec la peinture toute fraîche nous accueillait. Avec ma

famille complète j'ai recélébré le jubilé dans l'église de Deux-Acren (près de Lessines). La messe fut suivie d'un grand festin.

Mais, surprise, dans cette salle, mes neveux et nièces (ils sont 18 sans les mariages) ont joué pour moi la pièce en patois lessinois « *Qué d'allage à s'cole* » (Quelle affaire à l'école) que j'avais composée peu de temps auparavant. Pour mon Jubilé les cadeaux de la paroisse furent un enregistreur que j'ai destiné à la sacristie pour passer des cassettes que l'on pouvait entendre dans l'église. Deuxième cadeau : un fauteuil relax. Je pensais tout de même que j'aurais peu de temps pour « user » un fauteuil. Pas de MARCINELLE sans sa FANCY-FAIR. Que de bénévolat pour la paroisse !

Un mois avant la date de la fancy-fair, des dames se relayaient pour confectionner « *les galettes de la Villette* » (120 kg de farine + œufs, beurre, lait au prorata). Chaque année il faut le faire (fer !). On mettait en route chaque année 4 nouveaux fers. Ces galettes se vendaient comme des petits pains. Le jour de la Fancy-fair, il y avait 30 000 frs. (belges, car l'euro n'avait pas encore été inventé) de bénéfice net dans la caisse.

Après la messe dans l'église on prenait le chemin vers la grande salle et les restaurants (les classes). Dans le couloir on remplaçait pour la circonstance, le radiateur par une friteuse achetée pour ces circonstances. Le clou du dîner c'étaient les « purs filets » livrés par le boucher du coin. Ils étaient toujours appréciés par les convives. J'ai voulu aussi apporter ma part. Le samedi soir et le dimanche soir j'étais dans ma baraque à « brochettes pastorales ». On en vendait plus de 100 chaque fois. Bien sûr, à Marcinelle comme à Boussu, on a formé une équipe qui, le mercredi également, jouait au Whist.

On a fêté en mars 1984 le 35ème anniversaire du Patro Don Bosco.

Je participais aussi aux réunions des pensionnés ainsi qu'aux merci-tours annuels. La promenade de novembre était baptisée « *coloris d'automne* ». On a mis sur pied un ensemble de flûtes à bec : les quatre voix des instruments. Nous avons joué aux grandes fêtes ainsi qu'à Noël. On aussi « inventé » une messe spéciale pour les enfants. Un groupe de 10 personnes y travaillait avec moi.

Nous avons réveillonné plusieurs fois à la maison du 38 rue Defuisseaux. C'était l'ancienne cure : elle avait l'avantage d'avoir une grande salle, ce qui facilitait nos réunions. Monsieur Charles GILLAUX, ancien boulanger-pâtissier, a contracté une maladie aux poumons (silicose du boulanger). Il a dû arrêter son travail. Pour s'occuper, il suivait des cours par correspondance : français, algèbre, néerlandais, géographie. Il m'a demandé si je voulais lui donner des cours de latin. J'ai accepté. Je lui donnais cours à domicile. J'ai retrouvé pour l'occasion le « *Tirocinium* » que j'employais en 6ème latine. À propos, les latinistes, avez-vous retenu ce que veut dire le mot « *tirocinium* » ? Il veut dire « *apprentissage* ». Je veux bien parier que vous ne le saviez pas.

Le mercredi de la semaine sainte 1984, je reçois un coup de téléphone de Monsieur l'Abbé Jean-Marie DELOR, vicaire général du diocèse de Tournai. Il veut me voir et vient à Marcinelle pour me dire qu'on a besoin d'une « locomotive » au doyenné de LESSINES, ma ville natale.

Je n'étais pas attiré par LESSINES (ma ville natale) ni par le fauteuil de doyen. J'ai téléphoné à des amis de la Villette pour voir s'ils pouvaient venir chez moi le soir. À l'heure dite se présentent chez moi les TROCH, les DAVID, les GRÉGOIRE et Victor DELAITE. Je leur sers une boisson selon les habitudes qu'ils avaient et que je connaissais bien. Puis je leur explique le sujet. Je devrais quitter Marcinelle pour aller à LESSINES.

De suite Hubert DAVID me demande s'il peut téléphoner à Jean-Marie DELOR. Je vais lui dire ce que je pense à ce « Jean-Marie DELOR ». Il a été vite remballé... On discute et on n'avance pas... Tout à coup Victor DELAITE, qui venait de perdre son épouse, Odette (celle-ci avait écrit le texte à lire

devant sa maison pour le chemin de croix que nous allions faire le Vendredi-Saint, soit deux jours plus tard) nous dit : « *On ne peut pas continuer à discuter. Si Monseigneur a besoin de notre curé, nous ne pouvons pas nous y opposer !* » C'est grâce à Victor qu'on a pu dénouer calmement la situation.

J'ai passé trois jours très difficiles. Je n'arrivais plus à prier. C'était déjà le Vendredi saint pour moi. Et je ne pouvais rien dire de ce qui se passait dans la tête et dans le cœur. Le temps d'adoration du jeudi saint me sembla une éternité. C'était comme une agonie.

Le dimanche suivant (dimanche de Pâques) je suis allé à ARBRE (entre Chièvres et Ath). Dans le cimetière se trouve la tombe de Monsieur l'Abbé Armand LEHOUCK, ancien doyen de Lessines que j'ai connu toute ma jeunesse. Il est resté à Lessines de 1944 à 1966. Je voulais lui demander conseil pour mon problème. Il m'a tellement aidé autrefois. Je suis sorti du cimetière tout serein, tout calmé. Le lendemain, lundi de Pâques, j'ai téléphoné à Monseigneur Jean HUARD que j'acceptais la charge du doyenné de Lessines. Il m'a témoigné de sa satisfaction et m'a remercié.

En pensant à Monseigneur HUARD, voici une anecdote. Monseigneur Jean HUARD était originaire de BOUSSU. J'ai été vicaire de BOUSSU pendant 12 ans (1964-1976). En l'absence de Monseigneur j'ai dû donner le sacrement des malades à sa maman qui habitait dans la même rue que moi, la rue de CARAMAN. Monseigneur m'en sut toujours gré.

Connaissez-vous la devise de BOUSSU ? La voici : « *A BOUSSU on d'a s'compte è co pu* » (À BOUSSU on a sa part et davantage). J'ai demandé à Monseigneur HUARD de m'expliquer cette devise de BOUSSU. Il m'a bien expliqué. Je vous fais part de sa réponse. Quand on a fixé les limites des communes, le responsable a invité celui qui posait les jalons à avancer plus loin. Puis il a dit : « *BOUSSU d'a s'compte è co pu* ». Voilà l'explication exacte.

J'ai fait mes adieux à Marcinelle le 30 juin 1984. Je suis revenu à MARCINELLE le 02 juillet 1984 pour l'installation de l'Abbé André GEORGERY, mon successeur à MARCINELLE.

J'ai déménagé pour Lessines le 18 août 1984.

Abbé Louis Soetens